

The background of the entire page is a photograph of a person in a small, dark boat navigating a river. The water is a muddy, brownish-yellow color. The person is seen from behind, wearing a dark jacket and a hat. The riverbank in the background is composed of large, layered rock formations in shades of brown and grey. The overall atmosphere is one of adventure and exploration.

Jean-Pierre Tosi

D'AVENIR... EN SOUVENIRS

*Entre Corse et Cameroun,
une vie sous le signe de l'aventure,
du sport et de l'amitié*

Jean-Pierre Tosi

D'avenir... en souvenirs

Entre Corse et Cameroun, une vie sous le signe de l'aventure, du sport et de l'amitié

© Jean-Pierre Tosi, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0682-8

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Quelle ne fut pas ma surprise, et ma joie, d'apprendre que mon ami Jean-Pierre s'était enfin résolu à tenter l'aventure ! Ecrire ses mémoires, c'est un défi qu'on se lance à soi-même, une compétition intérieure dont le score, et c'est tout l'enjeu, n'est pas donné d'avance. Nous avons en commun depuis des décennies, Jean-Pierre et moi, la passion du ball-trap, l'amour du sport éthique, de la chose bien faite, avec méthode, ce qui n'empêche pas, mais libère au contraire, l'inspiration.

Je sens comme une analogie profonde entre une compétition de tir aux pigeons d'argile et ce challenge de l'écriture. Décider d'un thème et d'un style comme on choisit un calibre, rassembler ses souvenirs comme on charge un fusil, épauler les éléments qu'on a sélectionnés, viser comme on organise une histoire après l'autre, en chapitres... Et voilà que les plateaux fusent en surgissements improbables qu'on tente vainement de fixer du regard comme on s'essaie à capter les fulgurances de l'inspiration ! Et puis tirer, enfin, comme on jette l'encre sur la page blanche, qui rejaillira peut-être en mille éclats de lumière pour composer la symphonie silencieuse des mots.

Je n'ai pas vraiment, d'ordinaire, le goût des métaphores, mais celle-ci m'est venue tout naturellement, avec la clarté simple de l'évidence.

Jean-Pierre Tosi possédait, pour se lancer dans l'aventure, ces qualités qui ont fait de lui un grand tireur : calme et patience dans la détermination, mesure et précision, persévérance et foi ; mais aussi et peut-être surtout un homme de cœur, sensible à tous les murmures de la vie.

Quand j'ai lu ce livre, le fruit de l'exercice de toute une vie, ce qui m'a séduit, plus que l'histoire elle-même, c'est ce flot d'anecdotes qui se succèdent, s'appellent et rebondissent en gerbes de clarté. On dirait ces cascades qui étincellent, radieuses, au flanc de la montagne corse et chantent comme des nuées d'oiseaux, et qui, tout simplement, rafraîchissent le cœur. Pas un mot de critique dans ces pages, sinon envers soi-même, loin des polémiques bavardes et des égoïsmes fanfarons. Et, même aux jours de la détresse, le parfum délicat de cette *arba baronna* qui embaume les hauteurs sauvages du maquis.

Merci, mon ami, car le plus beau cadeau qu'on puisse faire, le plus vrai, c'est bien le don de soi.

Michel Carrega

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Michel Carrega', with a large, sweeping flourish underneath.

Préambule

Je n'avais jamais pensé qu'un jour je puisse écrire un livre. Je n'ai jamais tenu un carnet intime, ni noté une date quelconque au fil du temps. Selon mes expériences dans divers domaines, je raconte de mémoire quelques anecdotes. Plusieurs personnes m'ont encouragé à les écrire parce que ces anecdotes sont authentiques et méritent ainsi d'être lues. En 1999, mon épouse, Rose, une femme exceptionnelle, trouva les mots qu'il fallait pour me décider à le faire. Je commençai donc à écrire tout doucement, sans me presser, selon le temps dont je disposais et selon mon envie, jusqu'en 2001. A cette date, suite à une courte maladie, mon épouse est partie. Depuis, je n'ai plus pu écrire une seule ligne. Tout ce que j'avais fait, je l'avais mis de côté.

En février 2011, une personne influente, Laura, m'encouragea à continuer ce livre que j'avais commencé pour que je puisse enfin le publier, certaine que des lecteurs d'horizons divers seraient intéressés. Elle a été tellement persuasive que je me suis remis à l'écriture.

J'espère, compte tenu de leur diversité, que ces quelques anecdotes pourront effectivement être appréciées, tant sur la chasse en France, en Afrique et ailleurs, que sur le ball-trap, le golf, le foot, les transmissions, les cafés-restaurants, les jeux (Casino, Pmu, etc.), le journalisme, la radio-télévision, les chanteurs, auteurs, compositeurs, et tant d'autres personnalités que j'ai pu être amené à côtoyer.

Une enfance corse

Fils unique, je suis né pendant la guerre, en avril 1940. Mon père avait obtenu une permission pour mon baptême. Trois mois plus tard, il était mort pour la France, à Concevreux, dans le département de l'Aisne.

Je fus élevé avec beaucoup d'amour et de tendresse par ma mère, mes deux grands-parents, mes oncles et mes tantes. J'appartiens à une famille très modeste : ma mère ménagère, mes deux grands-pères, l'un berger, l'autre bûcheron, tous deux agriculteurs. Le peu d'argent qu'ils gagnaient servait à payer les terrains qu'ils louaient et quelques habits pour vivre, disons le plus humblement possible.

Je vivais avec ma mère dans la maison que mes grands-parents maternels avaient achetée à Argiuta-Moriccio (Corse du sud). J'allais très souvent chez mes grands-parents paternels qui habitaient à l'entrée de mon village, au lieu-dit « Frasqueda ». Ils iraient s'installer plus tard tout près de la maison de mes autres grands-parents, où j'habitais.

Mes deux grands-pères, je les appelais « Papa ». L'un avait 40 brebis, 7 chèvres, 5 vaches, 2 cochons, un âne et un poulailler avec 10 poules. Le deuxième « paternel » avait une mule, un cochon, un poulailler avec 12 poules et une petite vigne. Chacun pour sa propre consommation. Tous deux avaient une petite pension ; heureusement, car elle leur permettait de faire vivre toute la famille avec les produits qu'ils cultivaient.

Je grandis dans cette atmosphère d'amour, de tendresse, de rigueur, de respect, avec les valeurs essentielles que peuvent-vous inculquer les gens

de la terre. Je n'ai jamais oublié ces fondamentaux que m'ont appris mes aïeux en essayant, à mon tour, de les transmettre à mes enfants, aidé par mon épouse disparue il y a 10 ans.

Très tôt j'accompagnai mon grand-père maternel à la campagne pour ne pas rester seul à la maison. Ma mère en effet avait trouvé un travail en tant que veuve de guerre à la Marine d'Ajaccio. Me vint ainsi l'amour de la nature, celui de la chasse, en voyant les quelques chasseurs dans les propriétés que mon grand-père cultivait. J'étais passionné par cette nature, à quelques kilomètres du village, où tous les sentiers m'étaient connus, ce qui me serait bien utile plus tard pour la chasse.

J'allais évidemment à l'école communale et souvent, avant d'y aller, vers l'âge de sept ans, je conduisais le troupeau de brebis et de chèvres là où il devait passer la journée, à quelques kilomètres du village. Ce n'était jamais au même endroit : Sainte-Lucie, Moriccio, Canapale, A Teppa, Fontanaccia... J'arrivais souvent quelques minutes en retard à l'école, mais la maîtresse m'aimait beaucoup et ne disait rien, connaissant mes obligations.

Avec mes camarades d'école, nous avions beaucoup d'affection les uns pour les autres. Nous jouions, comme tous les enfants de cette époque, à la marelle, à cache-cache, au foot avec un ballon confectionné avec des chiffons et au sou troué. Ce dernier jeu consistait à tracer par terre 2 cercles de 2 mètres de diamètre chacun, séparés par une ligne à 2 mètres environ du bord de chaque cercle. Un joueur dans chacun d'eux devait envoyer le sou troué dans le cercle adverse en shootant avec le pied après avoir jonglé du genou ou du pied jusqu'à la ligne. Le sou troué était muni d'un papier que nous confectionnions et ressemblait à un volant de badminton. C'était assez rapide puisque la partie se terminait lorsqu'un

joueur avait atteint le premier les 3 buts imposés. Le perdant sortait et était remplacé par un autre, et ainsi de suite. Il m'arrivait souvent de remporter la finale. J'étais très agile et attiré déjà par la compétition.

LA GIFLE

La tradition voulait que tous les mardis-gras, les quelques écoliers mixtes, environ 20, se cotisent pour acheter un coq à une personne du village. Le lendemain, l'un d'eux, en principe le plus âgé, arrivait quelques minutes en retard avec ce coq les pattes attachées, et le jetait vers la maîtresse en criant : « Vive le Coq ! ». A ce moment-là, nous quittions tous l'école pour partir à la campagne où nous passions la journée à jouer.

Ce jour-là, on me désigna pour « lancer » ce coq. Comme j'avais l'habitude d'arriver en retard, la maîtresse ne se douterait jamais que je puisse être choisi. Alors, évidemment, tout fier de l'avoir été, je m'exécutai et quatre à cinq minutes après, j'entrai et jetai le coq vers la maîtresse en criant : « Vive le Coq, sortez tous ! ». Nous partîmes donc et passâmes la journée à la campagne comme tous les ans, pour nous amuser et grignoter quelques victuailles que les parents nous avaient données.

Le lendemain, pendant le quart d'heure de la récréation, la maîtresse nous demanda à tous de sortir, sauf Pierrot, c'est-à-dire « moi », car on m'appelle « Pierrot » au village. Tout le monde s'est regardé en se demandant pourquoi. Le plus surpris ce fut moi. Je restai donc à ma place sans bouger.

Lorsque nous fûmes seuls, ma maîtresse ferma la porte, s'approcha de moi et me dit d'un ton plein de colère :

« Est-ce que tu sais ce que tu m'as fait hier, toi ! Pierrot ? »

Je la regardai, ébahi, avec un sourire d'enfant, et lui dis :

« Madame, je vous ai « jeté » le coq comme on fait tous les ans. »

Elle rétorqua :

« Et en plus, ça te fait sourire ? »

Je lui répondis :

« Mais Madame, ça ne me fait pas pleurer... ».

C'est alors que je reçus une gifle. La seule de ma vie.

J'étais surpris évidemment, mais comme un grand garçon, je mis ma tête dans mes deux mains et ne dis rien car je ne comprenais pas. C'est alors qu'elle remonta la manche gauche de sa blouse blanche, et je vis un grand sparadrap sur son bras ainsi qu'une petite enflure. Elle me dit :

« Tu vois, c'est toi, oui toi, qui m'as fait ça ! Le coq m'a griffée lorsque tu me l'as lancé. Regarde, regarde bien !!! ».

Je fus triste d'un seul coup. Je me suis excusé, étant bien loin d'imaginer que je puisse faire tant de mal à ma maîtresse que je respectais tant. Mes yeux commençaient à s'embuer. Constatant ma peine profonde, elle me prit dans ses bras, et se pencha vers moi en me disant : « J'étais simplement en colère parce que je ne pensais pas que toi « Pierrot » tu aurais pu agir ainsi. Pardonne-moi d'avoir eu une telle réaction ! »

Je lui promis de ne jamais en parler. A mes camarades je dis que j'avais été retenu pour expliquer mes retards de plus en plus fréquents. L'incident était clos. Il ne fut divulgué à personne.